



HARMONIUM – Fuchi ni Tatsu

de Kôji FUKADA

avec Asano Tadanobu, Tsutsui Mariko,

Furutachi Kanji, Taïga...

Japon/France

11 janvier 2017 – 1h58 - V.O.S.T.

Jeudi 2 mars 2017 à 18 h 30

Dimanche 5 mars 2017 à 19 h

Lundi 6 mars 2017 à 14 h

Mardi 7 mars 2017 à 20 h

Festival de Cannes 2016 :

Prix du Jury Un certain regard

Kôji Fukada (深田 晃司), né à Tokyo en 1980, est un réalisateur, scénariste, monteur et producteur japonais. Principales réalisations en qualité de scénariste et réalisateur : *Tokyo ningen kibeki* (2008), *Au revoir l'été* (2013), *Sayônara* (2016).

Tout commence comme dans un film d'horreur d'Hideo Nakata (*Ring*, *Dark Water...*) : un plan d'une petite fille aux longs cheveux, de dos, jouant de l'harmonium. Or nous connaissons tous, pour avoir vu beaucoup de films japonais, ces petites filles aux cheveux noirs qui, quand elles se retournent, révèlent un visage atroce... Mais ici, dès ce plan annonciateur passé, il n'en est rien. En apparence en tout cas.

Nous nous trouvons en réalité dans une petite famille bien sage vivant dans une banlieue bien calme. Le père, Toshio, tient une toute petite entreprise d'aciérie de précision. La mère, Akié, est une fervente protestante et s'occupe de leur fillette, Hotaru, celle-là même qui apprend l'harmonium.

Déboule un jour un vieil ami de Toshio, Yasaka (interprété par le mythique acteur Asana Tadanobu – acteur fétiche de Kiyoshi Kurosawa – filmé comme une figure fantomatique qui revient du passé). Il sort de prison pour avoir commis un meurtre. Toshio l'embauche aussitôt. Akié ne comprend pas trop pourquoi, mais elle se soumet aux volontés de son mari.

Très vite, Yasaka, tout de blanc vêtu, raide comme un piquet ou un automate, toujours obéissant, poli, travailleur, gentil avec la jeune Hotaru (il l'aide efficacement à apprendre son morceau), vient s'installer et s'intégrer dans la famille. Au point de séduire Akié, pourtant profondément religieuse.

Derrière sa gentillesse, Yasaka a bien compris que Toshio a peur de lui, de ce qu'il pourrait révéler de leur passé commun, et de son désir de vengeance ou de revanche. Mais que veut-il vraiment ? Qui est ce type, sorte de réminiscence de Terence Stamp dans *Théorème* de Pasolini ? Le Mal ou le Bien ? (.../...).

Harmonium impressionne par la maîtrise de sa mise en scène, la subtilité de sa direction d'acteurs, son art des rimes intérieures (la récurrence de la couleur rouge à des moments fatidiques), la beauté tranquille de son image, de ses plans fixes qui contrastent avec le tableau terrible que dresse Fukada de l'humanité.

Derrière la retenue et la politesse, il y a l'hypocrisie, l'impossibilité évidente d'une société à refouler indéfiniment les pulsions de mort qui habitent les êtres, les forces destructrices qui les dépassent et les ramènent toujours à la barbarie. (.../...).

Et puis il y a cette obsession du film à revenir toujours à cette image évoquée par la petite Hotaru dans l'une des premières scènes du film : celle d'une espèce d'araignée typiquement japonaise où la mère se laisse tuer par ses enfants. Akié affirme que la mère va au paradis. Hotaru, en tout logique, dit que non.

Il n'y a que l'enfer pour les araignées, il n'y aura que l'enfer pour Akié, dévorée par l'amour de sa fille handicapée qui monopolise toute sa vie. Les hommes, ces criminels en puissance, ne pourront rien empêcher, ils sont maudits. Une vision radicale et désespérée du monde que Fukada assume sans hésitation jusqu'à la fin de son récit, avec une cohérence qui glace les sangs.

Jean-Baptiste Morain – *Les Inrockuptibles* – 6 janvier 2017.

Kôji Fukada aime les intrus. En 2010, il en faisait déjà le motif de son deuxième long métrage, *Hospitalité*. La vie tranquille d'une imprimerie artisanale dans une banlieue de Tokyo y était sérieusement perturbée par l'arrivée d'un mystérieux homme qui y trouvait refuge. Le train-train de la famille de l'imprimeur ne tardait pas à dérailler face à ce parasite. Fukada installait avec ce film son surprenant univers à la fois très japonais dans son étude de caractère et européen dans la montée en puissance d'un trouble, d'une ambiguïté menaçant toujours plus de tout faire vaciller dans la démence. Un cinéma d'une précision minimaliste connectant ceux de Nagisa Oshima et de Robert Bresson autour des thèmes de la dissolution des rapports humains. *Harmonium* confirme que tout est à double tranchant chez Fukada. Ne serait-ce que dans l'aspect de remake ou au minimum de version augmentée d'*Hospitalité*. Ce film-ci était une comédie grinçante. *Harmonium* est une tragédie. Dans la langue d'origine, le titre de son nouveau film : *Fuchi ni tatsu* signifie *Se tenir au bord*. Du gouffre probablement. Son titre international est autant une référence à l'orgue à soufflerie qu'apprend à jouer Hotaru, la jeune fille de Toshio et Akie, qu'à cette idée de foyer presque harmonieux avant que vienne n'y souffler la tempête. ? Les failles sont visibles avant même l'intrusion de Yasaka, l'ex-taulard que Toshio va accueillir chez lui : Akie et Hotaru vont à la messe et prononcent les grâces avant chaque repas. Pas Toshio. Quand la fillette fait ses gammes, un métronome donne le rythme mais n'est pas arrêté lorsqu'elle cesse de jouer. Comme s'il imposait une mesure factice à ce foyer trop lisse pour ne pas cacher des secrets. Les rues environnantes sont d'ailleurs étrangement vides, comme si ce quartier si tranquille n'était que pure façade.

Et c'est presque un fantôme, un souvenir de la vie précédente de Toshio, qui va animer cette maison : la première apparition de Yasaka a quelque chose de spectral – d'autant plus quand Tadanobu Asano, son interprète, y surgit presque exactement comme l'an dernier dans *Vers l'autre rive*, déjà un film lié au poids du passé. Celui que cache Toshio à son épouse. Mais qui ment à qui ? Car celle-ci est de plus en plus attirée par leur visiteur... Yasaka est peut-être un ange corrupteur, mais dans quelle mesure ce couple qui n'en était plus un ne l'utiliserait-il pas pour retrouver un peu de vigueur ? La structure d'*Harmonium*, qui va pousser la chronique de mœurs vers une chasse à l'homme d'une rare intensité, corrobore cet angle-là.

Après avoir brillamment revisité le portrait de famille, thème qui est un genre en soi dans le cinéma japonais depuis Ozu, Fukada met son film sens dessus dessous, balaie l'incarnation d'une mauvaise conscience qui s'échafaudait autour de Yasaka pour le transformer en conte cruel – autre figure de style du cinéma nippon. *Harmonium* parle alors de la manière dont les secrets finissent toujours par réapparaître et causer des dégâts irréversibles, surtout quand ils frappent par ricochet, ceux qui n'étaient pas concernés. Mais aussi de la part de solitude dans laquelle ils entraînent ceux qui les détiennent. Le petit théâtre, trop tranquille pour être anodin, de la première partie, n'avait qu'allumé la mèche du drame qui peut désormais se consumer. Le quotidien a repris ses droits mais selon de nouvelles règles. L'harmonium ne résonne plus dans la maison. Akie est désormais obsédée par l'hygiène et la propreté, n'ayant de cesse de se frotter – pour ne pas dire se récurer – la peau. Toshio va devoir trouver sa propre manière de se laver de ses péchés.

Harmonium pourrait s'arrêter là, être une brillante leçon d'anatomie de ce qu'est une famille dans le contexte de la société japonaise et de l'enfermement dans lesquels elle place les hommes et les femmes à leur imposer de rester dans un statut de père et mère, de mari et d'épouse, à renier leurs individualités. Ce regard sur une aliénation sociale et conservatrice en ferait déjà un film remarquable. Un rebond du scénario va propulser ce qui s'apparente à une tragédie grecque vers une folie shakespearienne. L'arrivée d'un nouveau personnage envisage la possibilité d'une rédemption pour Toshio. Fukada y voit plutôt une preuve du karma, une terrible boucle qui va servir de grinçante moralité à sa fable noire : si Toshio avait cru pouvoir rattraper ses fautes en accueillant Yasaka, il va apprendre à ses dépens que même pavé de bonnes intentions, l'enfer c'est les hôtes.

Alex Masson – *V.O. Version Originale* – janvier 2017

Prochaines séances :

L'homme du peuple : 02/03 21 h - 05/03 11h – 06/03 19 h –
Le Parc : 09/03 18h30 – 12/03 19 h - 13/03 14 h – 14/03 20 h

L'idéal serait de pouvoir traverser la vie et de la finir sans réaliser qu'on est seul.

Kôji Fukada

Carte d'adhésion valable de septembre 2016 à août 2017

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)